Cours de Philosophie & citoyenneté

port du masque obligatoire & Citoyens masqués

la drôle de tête de la rentrée 2020

Source : https://www.philomag.com/dossiers/bas-les-masques



Le buste de Marianne couvert d'un masque dans la mairie de Cannes durant l'épidémie de coronavirus, avril 2020 © Anthony Micaleff/Haytam/REA

Il ne s'agit pas du tout pour moi de remettre en question la légitimité du port du masque dans le contexte de la pandémie. La règle première était de le porter dans le cas du moindre doute sur sa propre santé. Quels sont les faits aujourd'hui ? Que dit la circulaire de la WBE ? Désormais, nous nous croiserons (presque) partout masqués ! À partir du mardi 1er septembre, les employés, les enseignants et les étudiants devront également s'y plier sur l'ensemble du territoire, une décision de l'exécutif qui fait suite à une nouvelle hausse des cas de Covid-19. Si nos corps sont désormais déconfinés, nos visages restent cachés par mesure de protection des autres et de nous-mêmes.

QUESTIONS : Politique – Ontologie – Ethique – anthropologique – esthétique …

- ☐ Les humains portant le masque le paient-ils très cher ? (non : 0,59€/p. …)
- ☐ Est-ce humain d'avancer masqué ?
- ☐ Le masque donne-t-il du pouvoir sur ou avec autrui ?
- ☐ Le masque est-il un vecteur de solitude absolue, d'inquiétante étrangeté ?
- ☐ Le masque est-il le support d'une rêverie érotique ?
- ☐ Le masque efface-t-il l'individu dans l'espace public ?
- ☐ Peut-on être libre et masqué à la fois ?
- ☐ Faites-vous une différence entre rencontrer quelqu'un masqué et rencontrer quelqu'un sans masque ?
- ☐ Le masque symbolise-t-il notre responsabilité commune ou celui de notre perte de liberté ?
- ☐ Le masque aura-t-il raison du maquillage ? (Slate)
- ☐ Le masque est-il un frein à la séduction ? (Slate)
- ☐ Le masque est-il une entrave à nos libertés ? (Slate)
- ☐ Porter le masque fait-il corps collectif ?
- ☐ le masque protège : le citoyen peut-il se contenter de cette définition aristotélicienne ?
- ☐ Le masque charme-t-il ?
- ☐ Le masque rend-il anonymes les citoyens ?
- ☐ le masque est-il anti-démocratique ?

A vous :

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Corine Pelluchon & Levinas

« Le visage est une présentation de soi toujours paradoxale. Pour E. Levinas [1906-1995] le visage ne s'identifie pas à la figure. Il peut même être n'importe quelle partie du corps. *"Le visage déchire le sensible"*, écrit-il, il a un mystère, une transcendance. Quand Levinas parle du visage, c'est pour dire qu'un être humain est unique ; autrui n'est pas un autre moi-même, c'est même sa différence qui est essentielle. Levinas dit que le visage est une épiphanie, qu'il exprime l'infini : cela signifie qu'il y a une fragilité, une mortalité, qui en appelle à notre responsabilité. Le masque, qui ne cache que le nez et la bouche, n'exclut donc pas que l'autre ait un visage, au sens lévinassien du terme. Le masque, dans le contexte actuel, nous rappelle aussi notre commune vulnérabilité, notre exposition à la mort, aux maladies, au cas où nous l'aurions oubliée.

Toutefois, il est vrai que le masque rend le sourire invisible. Or le sourire est l'accueil d'autrui. Les soignants auxquels j'enseigne et qui travaillent en Ehpad rapportent que le masque – sans parler des gants et de la tenue complète de "cosmonaute" – ôte une part de chaleur au soin ; il est plus difficile d'individualiser les relations. Avec des personnes très fragiles, comme celles qui sont en situation de polyhandicap, ce n'est pas à l'aide du langage articulé, des arguments, que l'on établit une relation. Celle-ci passe plutôt par le toucher et l'infra-verbal. Quand vous êtes avec un malade polyhandicapé, la manière dont vous entrez dans sa chambre, l'intonation de votre voix, vos expressions faciales comptent énormément. Un visage masqué ne rend plus possible cette douceur et cette détente du sourire. C'est la raison pour laquelle, en copiant une initiative prise par des soignants en 2014 pendant l'épidémie d'Ebola, certains ont accroché sur leur blouse un portrait d'eux-mêmes. Ils portaient ainsi en photo leur visage et leur sourire. C'est également utile pour que les malades aient le sentiment d'une certaine continuité dans le soin, qu'ils reconnaissent ceux qui s'occupent d'eux. Sinon ils dépérissent.

Pour tout un chacun, le masque est une rupture. C'est plus supportable si on vit avec quelqu'un, car on retrouve, après avoir fait ses courses en étant masqué.e, sa famille, son compagnon ou sa compagne. Mais, quand on ne rencontre que des visages masqués dans la rue, on a le sentiment d'être seul au monde. L'une des conséquences de ce phénomène est qu'on a tendance à se replier sur sa vie privée et ses proches. L'étrangeté du monde est accentuée avec le masque. Pour les gens qui sont seuls, c'est très dur. Car ils vivent une sorte de confinement psychique : ils n'ont qu'eux-mêmes et le monde autour ne leur répond pas.

Attention toutefois à ne pas idéaliser le monde d'avant. Dans le métro, les gens n'étaient pas particulièrement souriants ou chaleureux. Ils portaient déjà un masque, invisible, celui de l'indifférence ; ils restaient centrés sur eux ou sur leur téléphone portable. Le fait de porter un masque fait tomber les masques, au sens où cela montre que nous vivions déjà dans une société très dure. Sans quelqu'un pour nous accueillir, nous aimer tel.le.s que nous sommes, hors de toute relation comptable, le sentiment de solitude, l'impression d'être superflu et de ne compter pour personne, peut nous envahir. Mais le masque n'exclut pas qu'on puisse s'adapter, en portant une attention accrue à notre habillement et à notre présentation de nous-mêmes, afin de mettre un peu de charme, un peu de fantaisie, dans l'existence. »

David Le Breton : le masque et ses actes

« La banalisation du masque dans l'espace public produit un sentiment d'inquiétante étrangeté, car les visages disparaissent. Or, dans une société occidentale et individualiste comme la nôtre, les visages sont le lieu de l'extrême singularité, le lieu primordial de l'éthique, de la reconnaissance de l'autre. C'est à travers notre visage que nous sommes reconnus, identifiés à un âge, à un sexe, en tant que personne. Soudain, nous devenons anonymes les uns pour les autres, uniformes, ne sachant plus vraiment qui marche ou se tient devant nous, à côté de nous. "Le masque réactive la méfiance que nous éprouvons face à autrui".

Certes, une forme d'égalité s'instaure, dans la mesure où nous devenons tous anonymes et un peu indifférents. Les préjugés liés au faciès perdent leur support. Mais si vous éliminez le visage, vous éliminez le bonheur qu'il y a à circuler dans les rues, à regarder les visages des uns et des autres et à en être bouleversé. Le visage est un abîme de sens. Tellement de significations passent à travers lui que si vous le supprimez, c'est tout le lien social, et pas seulement son aspect problématique, qui est abîmé. Je ne crois pas du tout à une authenticité plus grande des relations avec des personnes masquées. Le masque réactive au contraire la méfiance.

(…) Nous avançons aujourd'hui dans la vie et dans la rue chacun derrière notre forteresse avec un masque qui nous dissimule, un peu dans une déclaration d'hostilité au monde. C'est pourquoi nous n'avons pas très envie d'entamer la conversation avec "un masque".

Face aux commerçants, nous jouons le jeu. Mais j'ai l'impression qu'aller spontanément au-devant de quelqu'un est plus difficile. Je n'en aurais pas envie en tout cas. D'où ce sentiment de mélancolie, de tristesse, qui m'a beaucoup envahi ces derniers temps, du moins dans l'espace urbain.

Nous vivons une extrême fragmentation du lien social (…). Il m'a semblé être témoin de davantage d'incivilités que d'habitude, avec des gens qui reprochent à d'autres de se rapprocher d'un peu trop près. (…) Je crois que le fait que notre visage disparaisse suspend les réserves éthiques que nous avons d'ordinaire, (…). Nous avons cette expression : "Si je fais ça, je ne pourrai plus me regarder en face." Mais nous n'avons plus de face pour nous amener à répondre de nos actes, puisqu'elle est dissimulée derrière un masque. Avec la distance physique, le masque privatise brutalement l'espace public, un peu comme une voiture. La voiture est une sorte de violation de l'espace public par un espace privé. À présent, j'ai l'impression que tous, piétons ou cyclistes, nous privatisons l'espace autour de nous et interdisons à quiconque de le franchir.

Le masque nous défigure, et à travers cela, défigure le lien social. Que reste-t-il d'un visage couvert d'un masque ? Un front, deux yeux, qui ne suffisent pas à constituer un visage. (…) S'il manque un nez, une bouche ou un menton, la totalité du visage s'efface, ce qui rend méconnaissable l'autre qui se tient devant nous. Il faut vraiment bien connaître l'autre pour l'identifier à son allure ou à sa coupe de cheveux. La voix peut prendre le relais. Dans une conversation, nous ne pouvons plus suivre la manière dont nos propos résonnent sur les traits de quelqu'un. Nous pouvons donc essayer de le sentir dans sa voix, un peu comme au téléphone. Il n'en demeure pas moins que nous avons perdu cet indice primordial de la reconnaissance de l'autre qu'est le visage. »

Nicolas Mathieu : Le masque érotique

« Je ne crois pas du tout que nous perdions notre visage sous un masque. Le masque réorganise simplement la dialectique entre ce qui est montré et ce qui est caché. Je m'en suis rendu compte un jour en allant faire mes courses au supermarché. J'y ai croisé une jeune femme qui portait un short en jean très court, un petit pull gris, et un masque. Ses cheveux étaient blonds, ses yeux clairs. Je l'ai trouvée très belle. Malgré ce masque, ou grâce à lui ? Je ne sais pas. Dans notre sentiment de la beauté, ce qui est dérobé compte autant que ce qui exhibé. Sa bouche me manquait, mais j'avais ses yeux, et l'absence obligée que produit le masque intensifiait tout ce qui m'était donné. Au cinéma, on le sait bien, cette dialectique montré/caché, c'est précisément ce qui fait la différence entre l'érotisme et la pornographie, entre l'horreur et le gore. Que laisse-t-on dans le hors champ, que donne-t-on à voir ? Le gore ou la pornographie montrent tout plein cadre. À l'inverse, l'érotisme et l'horreur articulent un jeu entre ce que je vois et ce que je ne vois pas. Ils suscitent l'interprétation, donnent quelque chose à lire.

Avec le masque, on est dans ce registre-là. Sourire passait jusqu'ici principalement par la bouche, les lèvres. Aujourd'hui, les yeux seuls ont la charge de cette expression, ça change tout et ça suppose une attention très différente. À présent qu'une partie du visage est dérobée, il faut tout revoir. On est invité à une nouvelle sémiologie, une autre manière d'interpréter les signes, un nouvel apprentissage de leur lecture. Si une partie du visage est masquée, mon attention se reporte sur le reste du corps, le regard, les vêtements. Le masque incite à être encore plus attentif à cet enfer de détails qu'est l'autre, homme ou femme, possible partenaire ou pas. Comme il nous manque des pièces du puzzle, nous sommes davantage sensibles au reste. Je lis le corps de l'autre en noir et blanc : certaines choses sont inscrites, d'autre manquent, mais, dans cet aller-retour, cette dialectique entre les deux, j'essaye de produire un sens, d'interpréter les choses. C'est assez troublant, parfois inquiétant.

Les premiers temps, j'ai bien évidemment eu une sensation d'étrangeté, comme pour tout ce qui est nouveau. Mais pas de dépersonnalisation. J'ai plutôt l'impression que nous sommes tous en embuscade : une partie du visage est cachée, mais le regard passe quand même, ce qui fait que nous nous épions derrière cette protection. Cela peut ouvrir à une érotique nouvelle. Toutefois, ce qui est caché suscite naturellement de la crainte. C'est la promesse d'une possible mauvaise surprise. Il y a cette chanson très drôle de Philippe Katerine où il suit une femme blonde dans la rue. Quand elle se retourne, horreur ! C'est Marine Le Pen ! Des projections, des inquiétudes nouvelles se forment avec le masque : que va-t-on découvrir si on l'enlève ? Il change indubitablement le rapport à l'autre, mais ne l'annule pas. Cela risque-t-il de nous cantonner au champ du fantasme ? Chaque rencontre s'organise de toute façon autour de choses qui nous sont données immédiatement et de savoirs qui sont différés. Une déception est toujours possible, une bonne surprise aussi. Faire une rencontre, ce n'est jamais immédiat quoi qu'il en soit. Il nous reste la voix, le corps, et les yeux, et le reste, ce qui est à l'intérieur et nécessite parfois toute une vie d'exploration. Quoi qu'il en soit, nos rapports sociaux ne sont pas menacés. Imaginez qu'on dise des aveugles que leurs rapports sociaux sont dégradés parce qu'ils n'ont pas accès au visage !

Michel Agier : Le masque, jeu d'identités

« D'ordinaire, le masque participe du rituel, que ce soit celui des fêtes païennes comme le carnaval, ou des cérémonies religieuses dans les sociétés traditionnelles. Le rituel est associé à l'idée de communauté, qui peut être rattachée au groupe, à la famille, au village. Danser la ronde, par exemple, incarne l'idée de refaire communauté. Dans sa définition la plus générale, le rituel est le moment où le récit individuel rencontre l'histoire de la communauté, où l'individu rencontre les autres. Il symbolise un moment où chacun se reconnaît dans un "nous", à un moment donné. Dans les sociétés où le carnaval occupe une place importante, on peut se sentir, même si l'on n'en fait pas partie le reste du temps, membre d'une communauté plus grande. Mais le lendemain, terminé, on passe à autre chose, la communauté rituelle disparaît. Le rituel est donc une rupture temporaire avec le quotidien.

Avec les masques chirurgicaux ou en tissu que nous devons désormais porter, il y a aussi quelque chose de l'ordre du rituel : il ne faut pas oublier de le mettre quand on sort, de l'enlever ou de le jeter quand on rentre. Il permet peut-être de présenter aux autres un masque différent de celui, social, que nous portons d'ordinaire. Cela suppose de penser que nous sommes toujours dans le masque. Sous le masque rituel il y a encore un masque, plusieurs couches se superposent. Le visage n'est jamais un visage nu : on le maquille, on lui choisit une coiffure, une tenue pour aller avec. On travaille toujours son apparence, d'où l'idée de masque social. Avec ce nouveau masque lié à la pandémie, on a affaire à un objet entre le social et le rituel, associé à une exception. Le port du masque renforce le côté exceptionnel de la situation que l'on vit, tout en s'intégrant petit à petit à notre quotidien. Cela peut aussi bien nous rassurer que nous inquiéter. Après tout, toute situation exceptionnelle suppose un retour à la normale.

Il est intéressant de remarquer que le masque est rapidement devenu le support d'une "customisation". Rapidement, des personnes, des femmes surtout, se sont mises à en coudre dans des tissus de couleur ou imprimés. Certaines dessinent des choses, ou écrivent des revendications : le masque devient alors le support d'une parole qui s'adresse aux autres, alors même que la bouche est cachée. Il peut devenir un masque au sens carnavalesque : j'utilise la situation rituelle d'exception pour dire quelque chose que je ne pourrais pas dire autrement.

Il me semble néanmoins que l'enthousiasme de la "customisation" est peut-être légèrement retombé : ce n'est pas si évident de fabriquer un masque, il a une durée de vie limitée ce qui suppose de revenir souvent à l'ouvrage, il faut utiliser un tissu suffisamment respirant. Le masque permet de se métamorphoser, de produire une autre identité, de jouer avec. Mais pour l'instant, le masque chirurgical ou en tissu "customisé" ne fait pas le même effet. L'aspect médical reste assez contraignant. Néanmoins, j'ai confiance en l'imagination des gens. Anthropologiquement, il faut que le masque s'installe un peu – même si je ne le souhaite pas – pour que les gens en fassent un fait social, s'en emparent, soit sous forme de "customisation" personnelle, soit en appropriation de groupe. Cela voudra dire qu'on l'a intégré, qu'on lui a fait une place. »